

## La veuve de l'île de Sein

Cher ami,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, car j'ai été presque entièrement isolé du monde depuis un certain temps, absorbé par les moeurs insulaires du fond de la Bretagne. Depuis quelques semaines déjà, je suis installé dans une petite bicoque sur l'île de Sein, dont les paysages acérés et les habitants revêches fournissent une inépuisable source d'inspiration.

Ce nom vous est inconnu, me dites-vous ? Et pour cause ! Il s'agit d'un îlot rocheux au large de la pointe du Raz, perdu dans les récifs de la mer celtique. Dépassant à peine des flots, l'île est battue par les vents et régulièrement recouverte par les tempêtes. Celle de 1868 occupe encore les esprits ; et lors de ces veillées au coin du feu au cours desquelles les ancêtres se plaisent à relater les grandeurs de leurs vies passées, l'on a plusieurs fois évoqué la panique qui poussa les villageois à escalader leurs habitations et à se réfugier sur les toits pour échapper à la fureur des vagues qui envahissaient les rues étroites.

Les raz-de-marée rendent impossible la plante d'arbre fruitiers, et sur les rares parcelles où le vent n'a pas mis la roche à nu, l'on tente de faire pousser de l'orge et des pommes de terre. C'est du continent que l'on s'approvisionne ; une fois par mois, si le temps le permet, un bateau cabote jusqu'à Sein, apportant dans ses cales lard et légumes, à peine de quoi faire tenir la population jusqu'au prochain ravitaillement. Lorsque la mer est mauvaise, comme c'est souvent le cas, les habitants doivent s'en tenir à manger des racines broyées et cuites, façonnées comme des galettes, accompagnées parfois d'un peu de poisson et de l'eau saumâtre provenant de l'unique puits de l'île. Les rudesses de l'existence insulaire ont développé chez les Sênans un tempérament placide et remarquablement calme qui peut amener le rare visiteur continental à les trouver froids et renfermés ; mais selon les villageois, cette économie de paroles n'est autre qu'une économie de forces, puisque celles-ci sont comptées et doivent être soigneusement employées à assurer la subsistance de la famille.

Ces familles sont d'ailleurs fort peu nombreuses ; vingt ou trente tout au plus. Les hommes sont pêcheurs, et possèdent tous un petit canot où ils embarquent parfois plusieurs jours sur ces eaux froides et dangereuses à la recherche de bars, congres et turbots, lesquels seront revendus sur le continent. Les femmes, quant à elles, pratiquent la pêche à pied à la recherche de coquillages ; mais le gros de leur activité consiste à ramasser du goémon, ces algues abandonnées par la laisse de mer. Elles en emplissent des paniers entiers qu'elles portent ensuite sur le sommet de leur tête jusqu'à leurs terrains, peinant sous l'effort et grelottant de froid, le fardeau leur gouttant dans l'échine. Une fois sèches, ces algues sont brûlées, dispersant une fumée

blanche et puante, et leurs cendres vendues au continent, où l'on en extrait une soude fort utile à l'industrie du pays.

C'est cette ambiance particulière, marquée par la dureté de la vie, l'abnégation des insulaires et l'impétuosité des éléments, qui m'a fasciné et convaincu de poser valises et pinceaux à Sein. Pour le moment, quelques esquisses, rien de plus ; mais chaque jour le ciel teinte les rochers affleurants et l'océan houleux de nouvelles nuances propres à exciter mon imagination..

Votre ami,  
Émile Renouf

Cher ami,

J'ai bien reçu vos lettres, qui me sont d'ailleurs toutes parvenues simultanément par le bateau assurant la liaison avec le continent. Je dois avouer avoir oublié d'y répondre dans l'instant, car le temps passe à une vitesse différente sur cette île. Voici un moment déjà que je suis fort pris par la réalisation d'un tableau, une grande huile sur toile représentant une mère et son fils au cimetière, se recueillant sur la tombe de leur époux et père. Vous connaissant, je me prends à imaginer votre mine dépitée, m'accusant déjà de mélancolie.

Nul doute cependant que vous n'en eussiez fait de même en rencontrant Héléna et son fils Erwan, au portrait desquels je m'attelle. Cette famille endeuillée m'a accueilli il y a déjà plus de deux mois, après que j'ai dû libérer la mesure où j'avais installé un atelier de fortune, et où l'on entrepose désormais des cordages. Relativement farouches avec les étrangers – les continentaux, ainsi qu'ils les nomment –, les villageois ont été peu nombreux à me proposer le gîte, bien qu'ils fussent intrigués par ma démarche de faire connaître leurs coutumes et leurs mœurs et que je les eusse assurés de ma propension à subvenir à mes propres besoins. C'est la douceur et l'air perpétuellement éthéré d'Héléna qui m'ont poussé à accepter son invitation et s'il s'agit là, j'en conviens, d'une impulsion d'artiste intrigué par le drame intime qui se jouait sous mes yeux, je ne la regrette nullement ; car s'ouvrant peu à peu à moi, cette veuve et son espiègle fils m'ont permis de m'imprégner de l'esprit de l'île de Sein.

Cette femme porte en tout temps une coiffe noire, comme c'est le cas de bien des femmes de l'île et notamment les doyennes, dont les familles ont été dévastées par le choléra au milieu du siècle, sans doute en raison de la promiscuité et de l'accès limité à l'eau potable. Ce n'est toutefois pas le choléra qui a emporté le mari d'Héléna, mais la mer, peu avant mon arrivée. La résilience de cette femme, de même que sa mise continuellement tragique, n'ont de cesse de m'impressionner, tandis que le jeune Erwan est d'une vivacité qui ferait plaisir à voir si elle ne contrastait pas tant avec la douleur sourde de sa mère. Tous les jours, et ce, même lorsque la tempête menace, elle emprunte un sentier de granit poli par le raclement des sabots et se rend

au cimetière avec son fils. Tous les jours, j'y porte mon chevalet et dépeint la même scène.

Héléna, hiératique, s'agenouille sur la tombe de son défunt époux et enjoint à son fils d'en faire de même. Elle tourne le dos à la mer qui, chaque fin d'après-midi, monte à l'assaut de la plaine rocailleuse qu'elle a feint d'abandonner à l'île, réclamant son dû comme elle emporte les vies des marins. Héléna passe de longs moments à contempler le tombeau de son mari. Ce simple cénotaphe est frustement taillé d'une croix, dans ce pays où les traditions celtes l'emportent encore sur la religion. C'est le plus récent des monuments du petit cimetière ; autour de lui, d'autres monolithes, simplement posés sur le sol, parfois brisés sous le poids du temps, témoignent d'autant d'époux perdus en mer et diluent l'affliction d'Héléna dans celle des nombreuses pleureuses qui se sont succédé à sa place avant elle.

Chaque soir je remporte une esquisse toujours plus achevée à l'atelier, et chaque matin, je reporte sur la toile de nouveaux détails qui permettent de mieux comprendre l'attrait de cette scène saisissante. Les vagues s'écrasant au loin, menaçantes. La lumière déclinante. L'impatience du petit Erwan, curieux des mouvements virevoltants de mon pinceau, et l'impassibilité de sa mère mortifiée. J'avance à grande vitesse, et ne manquerai pas de vous tenir informé de la réalisation de ce tableau.

Votre ami,  
Émile Renouf

Cher ami,

Encore une fois, je vous réponds bien tardivement ; mais mes mésaventures m'ont ramené sur le continent, et je devrais désormais être joignable plus aisément.

La toile dont je vous ai tant parlé a été terminée en des circonstances particulièrement déchirantes. Héléna est morte. Le temps n'a pas effacé la douleur et celle-ci s'est accrochée au cœur de la veuve comme un étau, l'enserrant jusqu'à l'asphyxie. Le pauvre Erwan, orphelin, ne parle plus, et est tombé dans un abattement neurasthénique qui ne laisse présager rien de bon. Que va-t'il devenir ? Trop jeune pour aller à la pêche et trop faible pour porter les lourds paniers de goémon...

La peine de voir l'une des leurs se laisser ainsi mourir a conduit les Sénans à prendre leurs distances avec moi, encore plus qu'ils ne le faisaient auparavant. En ces conditions, j'ai évidemment profité du premier bateau pour quitter l'île, utilisant le temps qu'il me restait avant que ce dernier ne passe pour peindre frénétiquement et fixer sur la toile l'image d'Héléna avant que celle-ci ne me fasse défaut.

Emportant le tableau roulé, j'ai atteint le continent et me repose actuellement dans les terres avant de retrouver Paris, où j'espère pouvoir présenter ce portrait qui m'a tant tourmenté.

Votre ami,  
Émile Renouf



Émile Renouf (1845-1894), *La Veuve de l'île de Sein*, 1880, huile sur toile, 260 × 170 cm, Quimper, musée des Beaux-Arts.

Élève commissaire-priseur, Yanis Cambon est diplômé de premier et deuxième cycle de l'École du Louvre. Passionné d'histoire de la mode et du vêtement, il a contribué au catalogue de l'exposition *Marche et démarche : une histoire de la chaussure* (Paris, musée des Arts décoratifs, 2019-2020). Par ailleurs cofondateur d'un club d'écriture hebdomadaire et féru de littérature décadentiste, cet appel à publication a été l'occasion de lier son goût pour l'écriture d'invention et son intérêt pour l'art de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.